



De la féerie aux contes de fées

THÉÂTRE • A Lausanne, «*Sono qui per l'amore*», création de Massimo Furlan, navigue entre souvenirs d'enfance et rêves d'adultes.

CHRISTIAN INDERMÜHLE

La pièce s'ouvre sur une série de tableaux hallucinatoires où l'étrange et l'inquiétant se coulent dans le rêve. Des cônes de lumière apparaissent et disparaissent sur la scène et les corps qui les habitent semblent seuls dans leur nuit. L'histoire ne viendra que plus tard, bien plus tard, avec son prince et sa princesse, un roi désabusé et deux enfants qui se rencontrent. La magie s'envolera comme une baudruche enrubannée. Avec *Sono qui per l'amore*, sa nouvelle création, Massimo Furlan propose une petite machine à rêver l'enfance et ses angoisses – troisième volet d'une trilogie sur le lien amoureux et sur la relation masculin-féminin. La scénographie simple et subtile, alliée à une grande inventivité visuelle, en font un spectacle d'une originalité forte et obsédante, à voir sur la scène de l'Arsenic, à Lausanne, jusqu'à dimanche.

L'écho d'une autre langue

La femme et l'enfant sont l'un à côté de l'autre, dans un cône de lumière rendu flou par une brume immobile. Un faible voile grillage les corps, irréels. Une masse sonore opaque les enveloppe et les place dans un univers tout à la fois fantastique et inquiétant. La femme regarde l'enfant dans un sourire, il tourne la tête et la regarde aussi. Ils se prennent avec tendresse dans les bras l'un de l'autre. L'enfant s'abandonne peu à peu et la femme le dépose lentement sur le sol, comme inconscient. Puis elle s'en va,



Massimo Furlan crée une machine à rêver l'enfance. PIERRE NYDEGGER

laissant l'enfant seul sur scène, comme dans le sommeil, le repos ou la mort. Ce tableau n'est que le premier d'une longue série, qui plonge le public dans une féerie menaçante, comme en un pays de fleurs de sang où des formes, animales et humaines, rampent et se dissolvent étrangement.

Ce n'est que l'une des images qui se graveront dans la mémoire du spectateur, comme si, dès le commencement, tout était destiné à flotter entre le souvenir ou le rêve, dans le rythme et l'écho d'une autre langue. Comme si dès le départ il fallait tout entendre autrement, tout reconstruire, à partir d'une matière sensible et fragile, vouée à disparaître. Comme si

pour raconter l'amour, il fallait toujours commencer par raconter les choses autrement. Et que sa mythologie tout à la fois commence et finit par une séparation, dont les personnages restent seuls dans leur nid de lumière, avant d'être avalés par le néant, avant qu'il ne reste plus que l'écho de caresses et de baisers, de corps léchés, de forêts où l'on est perdu.

La hantise du théâtre

Comme dans un rêve, les histoires racontées par la pièce sont flottantes, suspendues, inquiétantes: impossible de savoir si la solitude des personnages est douce ou terrible, si leur douceur n'est pas terrifiante et leur terreur l'alchimie d'un

autre rêve. Entre l'enfance et la vieillesse, les enfants et leurs parents, entre l'âge tendre et l'âge mûr, *Sono qui per l'amore* dresse un subtil jeu de masques et de miroirs brisés, où les corps et les visages se traduisent les uns les autres, sans forcément se voir, s'entendre ou se comprendre.

Mais peu à peu, la féerie en suspension se transforme en un conte de fée étrange et dérisoire. Les images cessent leurs explosions évocatoires et une histoire apparaît. Les personnages prennent des rôles. On sort du rêve pour entrer dans la vie, le théâtre, la leçon. Le merveilleux laisse alors la place à une histoire racontée, celle d'une princesse et d'un prince, et à des douleurs d'enfance. Une histoire visuellement plus pauvre, mais qui met en scène la propre hantise du théâtre, sa morale refoulée: il faut sortir de scène pour ne pas s'y laisser piéger, sortir du rêve pour commencer à vivre.

Une histoire de prince charmant et de princesse, ce ne sont encore que des relations rêvées: pour débiter une histoire d'amour, il faudrait sortir du conte de fée, raconter une autre histoire. Mais la morale se fait alors le chiffre, mélancolique et sensible, d'un autre abandon: celui du rêve – de la scène, et de ses puissances d'évocation. Seul regret: qu'elle vienne ainsi clore ce que la féerie avait voulu rouvrir, et que tout devienne lisible comme un petit conte de réalité.

Sono qui per l'amore, de Massimo Furlan, Théâtre de l'Arsenic, Lausanne, jusqu'au 27 avril, rés. ☎ 021 625 11 36, www.theatre-arsenic.ch